

LES FABRIQUES ÉGYPTISANTES
ENTRE EXOTISME ET ÉSOTÉRISME

Lorsque, en 1551, le duc Pierfrancesco d'Orsini, nourri de l'Hypnerotomachia Poliphili, demande à Pyrrho Ligorio de semer son parc de Bomarzo de monstres – dont des sphinx –, il désire avant tout y créer un itinéraire ésotérique : « Ils sont faits pour provoquer la stupeur et l'émerveillement chez les misérables mortels, pour illustrer autant que possible la fécondité, la plénitude de l'intelligence, ses facultés imaginatives... et pour montrer comment la vie se manifeste, pour mettre en valeur la prolifération des thèmes nés des choses créées. »¹ Ils répondent bien en cela à l'allégorie mystique de la quête de la Sagesse : « Le parcours du visionnaire Poliphile mène celui-ci par la voie de la Connaissance retrouvée grâce à la Fortune (la Destinée), vers une prise de conscience d'un certain nombre de vérités relatives au destin de l'Homme. Le terme de sa quête sera la source de vie. Il s'agit donc d'un itinéraire mystique classique, la "Voie", la "Vérité", la "Vie" (ou le mystère de l'origine de celle-ci) ayant été depuis toujours une matière à réflexion pour les hommes. »² Une sentence, sur le socle d'une des deux sphinges placées à l'entrée du domaine, confirme cette démarche : « Ô toi qui entres ici et qui t'appliqueras à comprendre ce que tu verras, du commencement à la fin [de ton pèlerinage], tu me diras ensuite si tant de merveilles ont été créées afin de tromper, ou bien pour l'amour de l'art. »³

Moins de deux siècles plus tard, les jardins « anglo-chinois » répondent à des motivations relativement proches. La logique du microcosme universel qu'ils illustrent ne pouvait se contenter d'une simple nature res-

1. Cité par J. Theurillat, *Les Mystères de Bomarzo*, Genève, 1973, p. 76 (cité par François-Xavier Bouchart et Nadine Beauthéac, *Jardins fantastiques*, Paris, 1982, p. 99).

2. Emanuela Krestzulesco-Quaranta, *Les Jardins du songe*, Paris, 1976, p. 20 (cité par *op. cit.*, p. 98).

3. Cf. ouvrage *op. cit.*, cité par *op. cit.*, p. 100.

structurée : un échantillonnage des types d'architecture visibles à travers le monde étonne et donne à réfléchir. Ainsi, dès le début du XVIII^e siècle, les parcs font-ils grand usage de fabriques à l'égyptienne : pyramides, obélisques, temples, sphinx et lions concurrencent pagodes chinoises, ponts japonais et ruines gothiques. Mais ces thèmes égyptiens, au-delà de l'exotisme commun à toutes les fabriques, bénéficient d'une capacité exceptionnelle à exprimer mythes et symboles, en même temps qu'un ésotérisme latent.

Tous les types de fabriques – grotte, pont japonais, maison, kiosque ou pagode chinoise, ruine romaine ou gothique, tombeaux, pyramides, obélisques, petits temples – vont donc servir de lieu de rendez-vous ou de recueillement, de salon d'été ou de serre exotique. Leur nombre se multiplie à tel point qu'en 1782, Delille s'en émeut :

Bannissez des jardins tous ces amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisques, rotondes et kiosques et pagodes,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture et sans but et sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du Monde...¹

Ces « amas » sont-ils aussi confus que veut bien le dire Delille, et ces « chaos d'architecture » sont-ils vraiment « et sans but et sans choix », dans ces jardins que Baltrusaitis qualifiait de « pays d'illusion » ? Mais de quelle illusion s'agissait-il, entre l'évocation d'un vrai *Paradis terrestre*, et la simple reconstitution d'un *univers en réduction* ? Monique Mosser, dans l'Introduction du catalogue de l'exposition *Jardins en France*², a parfaitement analysé l'approche de Baltrusaitis, et comment il montrait, dès 1952, que ces « pays d'illusion » étaient porteurs de tout un microcosme et pouvaient directement s'inscrire dans la descendance du cabinet de curiosités de l'humaniste et de la bibliothèque de l'honnête homme. Le jardin devenait ainsi un « miroir de l'époque des Lumières ». Mais, à ce stade, cette analyse n'est valable que pour une partie du XVIII^e siècle. La fin du siècle est beaucoup plus complexe.

Yves Bonnefoy s'est lui aussi intéressé à cette question, ajoutant à celle de l'historien de l'art la vision du poète. S'intéressant aux construc-

tions du désert de Retz, il s'interroge : pourquoi cette connivence, pourquoi ces fabriques désordonnées ? Monsieur de Monville a-t-il voulu faire la somme des connaissances de l'homme du XVIII^e siècle ? Oui : mais alors, « pourquoi la laisser baigner dans cette impression d'irréalisme où beaucoup de rêve trouble beaucoup de science » ? A-t-il plutôt désiré, sous la poussée des propositions incertaines des débuts de l'archéologie, rassembler toutes les civilisations connues, depuis celle des grottes jusqu'à la Chine contemporaine, pour en dégager le projet de la plus haute pensée digne du franc-maçon qu'il fut peut-être ? A-t-il tenté d'apparier les plus belles essences végétales et les plus belles essences architecturales dans une sorte d'herbier à la fois nature et culture, qui serait avec cette eau vive de place en place, et la brise des jours d'été, une page du Paradis ? A-t-il voulu rapprocher le paganisme égyptien et gréco-romain, le christianisme, le bouddhisme pour réfléchir à l'unité transcendante des religions ? Ou a-t-il souhaité, plus simplement, méditer sur la grandeur et la décadence des sociétés, ou peut-être même de l'humanité en tant que telle ? Yves Bonnefoy ajoute : « Et c'est vrai qu'est plus intérieure déjà à notre sentiment, quel qu'il soit, l'idée que ces lieux de culte sans rites, de vie quotidienne sans habitants sauf ce riche témoin oisif qui erre de l'un à l'autre, de nature subtilement violentée mais virtuellement déjà triomphante, ne forment au total qu'un seul grand sanctuaire de cette mélancolie qui aura été l'âme, peut-on penser, de notre Occident : le pays du soleil du soir, du divin qui se retire du monde. »¹

Le désert de Retz serait donc un acte de critique, au même titre et de même force que les travaux de la philosophie des Lumières, en même temps qu'un lieu de méditation, et donc au total un dispositif métaphysique très singulier.

Entre la philosophie des Lumières et la franc-maçonnerie, une relecture des fabriques à l'égyptienne va donc nous mener sur les sentes parfumées d'une sorte de parcours initiatique du monde, de la clarté des évidences supposées à la nuit du jardin funéraire. En effet, des liens visibles et objectifs se sont noués entre franc-maçonnerie et égyptomanie. Daniel Ligou souligne qu'en ce domaine, « l'incroyable impact du style égyptien n'est pas simple phénomène de mode »². On peut citer, pour « les loges parisiennes du Grand Orient de France après 1773 : 96 architectes ou élèves de l'Académie ». Mentionnons parmi eux : les architectes Boullée,

1. J. Delille, *Les Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages*, Paris, 1782, cité par Jurgis Baltrusaitis, *Aberrations...*, Paris, 1957, 4^e partie : Jardins et pays d'illusion, p. 108.

2. *Jardins en France, 1760-1820, Pays d'illusion, terre d'expériences*, catalogue d'exposition, Paris, 1977, p. 21-24.

1. Yves Bonnefoy, « Le Désert de Retz et l'expérience du lieu », dans *Connaissance des Arts*, n° 494, avril 1993, p. 68.

2. Daniel Ligou (sous la dir. de), *L'Histoire des francs-maçons en France*, éd. Privat.

Ledoux, Chalgrin, Brongniart, De Wailly, Peyre, Victor Louis, les sculpteurs Pajou et Clodion, les peintres Saint-Aubin, Greuze, Hubert Robert, Joseph Vernet, Boilly, Regnault et sans doute Fragonard.

Dans les parcs et jardins, on relève parmi les « déambulations initiatiques » les tracés et les triangulations maçonniques, « le parc Monceau (duc de Chartres), le parc de Canon dans l'Eure (J.B. J. Élie de Beaumont), le parc de Castille près d'Uzès (J. J. de Castille), Ermenonville (marquis de Girardin), Mortefontaine (Lepelletier), Baudart de Saint-James à la folie du même nom, J. B. de Laborde à Méréville, M. de Monville au désert de Retz »¹.

Enfin, la franc-maçonnerie, lorsqu'elle reprend son activité après 1801, voit fleurir des loges s'inspirant peu ou prou de l'Égypte : Ordre sacré des Sophisiens, Rite des parfaits initiés d'Égypte, Rite de Misraïm, Rite de Memphis, ou encore l'ordre d'Alexandre Du Mège, les Amis du Désert avec sa loge mère ou « Souveraine Pyramide » créée à Toulouse en 1806. Pour cette dernière loge, un projet de pyramide avait été étudié : « L'autel, dédié au Dieu Humanité-Vérité, se dresse devant des figurations d'Isis et d'Osiris. Deux sphinx gardent la porte. [...] Des hiéroglyphes, soigneusement recopiés sur des gravures d'anciens monuments égyptiens, concourent au décor. Les costumes des initiés, à l'égyptienne, sont également prévus et soigneusement décrits. »² On retrouve d'ailleurs, sur les certificats des loges du Grand Orient de France, des motifs égyptisants devenus maçonniques : pyramides, colonnes, palmiers, sphinx, chapiteaux isiaques ou hathoriques, obélisques³.

Dans un tel cadre, déjà très propice, les fabriques égyptisantes vont donc avoir des significations implicites. D'abord, elles sont attendues, créant un monde dans lequel les initiés se reconnaissent, en raison de l'importance de l'Égypte à la fois dans l'imaginaire de l'époque et dans la philosophie des Lumières⁴. De plus, si l'on effectue des rapprochements d'un jardin à un autre, on trouve des constantes troublantes.

Ensuite, ces fabriques ont une signification propre qui est liée à l'égyptomanie, et qui est lue ainsi, que l'on soit dans le domaine des jar-

1. Cité par James Stevens Curl, « Du Nil à la Seine », dans *Connaissance des Arts*, n° 411, mai 1986, p. 85.

2. Cf. Marcel Durliat, « Alexandre Du Mège et les mythes archéologiques à Toulouse dans le premier tiers du XIX^e siècle », dans *Revue de l'Art*, n° 23, 1974, p. 30-41.

3. Cf. James Stevens Curl, « Les thèmes décoratifs égyptisants et la franc-maçonnerie », dans les actes du colloque *L'Égyptomanie à l'épreuve de l'archéologie* (Paris, musée du Louvre, 1994), Paris, 1996, p. 353.

4. Cf. Jean-Marcel Humbert, notice *Égyptomanie*, dans le *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 377-379.

dins ou dans celui de la ville ; ainsi, les formes « à l'égyptienne » vont-elles créer un lien entre plusieurs mondes. Entre l'obélisque, élément solaire, et la pyramide, élément mortuaire, interviennent Isis (régénération), les hiéroglyphes (hermétisme), le sphinx (protection, surveillance et accueil), le temple (méditation) et Antinoüs (jeunesse éternelle). Et chacun de ces éléments s'intègre dans un discours global, lié autant à la nature, aux Lumières, à la franc-maçonnerie, à l'exotisme qu'à l'ésotérisme proprement égyptisant.

OBÉLISQUES

L'obélisque constitue l'une des fabriques les plus répandues, à travers tous les pays d'Europe. Son origine est très ancienne, puisqu'on trouve très tôt trace, en Écosse, de nombreux cadrans solaires en forme d'obélisques avec signes cabalistiques, mais très nettement affiliés à l'Égypte ancienne. N'oublions pas que c'est en Écosse que les associations de franc-maçonnerie spéculative ont vu le jour après la Réforme, pour se déplacer ensuite à Londres avec la cour des Stuart, lorsque Jacques VI d'Écosse devient, en 1603, Jacques I^{er} d'Angleterre¹. Les obélisques vont ensuite gagner le monde des parcs, où ils tentent de se rapprocher, par la taille, de leurs ancêtres égyptiens : ils perdent alors leur signification solaire pour devenir le point de convergence des yeux et des idées.

Dans le parc de Stourhead (Angleterre), l'obélisque actuel, en pierre de Bath, date de 1839-1840, mais a remplacé très exactement l'ancien obélisque construit en 1746 en pierre de Chilmark par William Privet. Henry Hoare II, quand il s'était installé à Stourhead, avait voulu créer le « Jardin du beau idéal », Arkadia. Le mythe Arcadien mêle des symboles de bonheur, d'amour et de mort. « ET IN ARCADIA EGO » avait fait inscrire Helena Radziwill sur une copie de la tombe de J.-J. Rousseau qu'elle avait fait édifier sur une île au centre d'un lac. Szymon Bogumil Zug avait créé Arkadia (Pologne) en 1778 pour et avec la princesse Radziwill, et avait décoré le chemin qui entoure le lac de bâtiments divers : en 1783 le temple de Diane et son escalier à sphinx et à lion, la même année le sanc-

1. James Stevens Curl, *op. cit.*, p. 348.

taire du Grand Prêtre, ruine artificielle avec des fragments de sculptures gothiques et Renaissance, en 1785 l'arche grecque ainsi que la maison gothique, puis la maison murgrave, l'aqueduc ruiné, avec une chute d'eau, l'ancre de la Sybille et par la suite un amphithéâtre et un cirque par Henryk Ittar¹.

L'obélisque devient donc le repère du beau idéal ; il y en avait au moins un dans quasiment tous les parcs à la mode. Ceux de Paris, à Monceau² et Bagatelle, ont disparu (voir ci-dessous le paragraphe consacré aux hiéroglyphes), et ceux de Haga (Suède) sont restés à l'état de projet. Mais il en reste encore un grand nombre aujourd'hui, parmi lesquels nous citerons celui de Schwetzingen (Allemagne) au milieu d'une naumachie, et celui du parc Catherine (1770-1773), par Neyelov et Cameron (1782-1783) à Tsarskoïe Selo (Russie)³.

SPHINX ET LIONS

Les sphinx des fabriques et jardins sont très proches, dans leurs fonctions et leurs emplacements, des sphinx des villes. Mais, comme l'obélisque, les sphinx ont été souvent détournés de leur fonction originale et modifiés dans leur aspect : à leur caractéristique égyptienne se superpose le style propre à la mode du moment. Encore gardiens, lorsqu'ils encadrent une entrée, ils accueillent et protègent tout en assurant un rôle décoratif non négligeable. Mais leur lien constant avec l'ésotérisme, notamment dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, explique qu'on les retrouve aussi bien dans la chambre de Marie-Antoinette que dans les parcs à la mode : ils ont alors pour tâche principale d'exprimer à la fois le mystère de l'inconnu, et toutes les vertus – parmi lesquelles la Sagesse et le Savoir – dont les Lumières avaient paré l'ancienne Égypte.

Un sphinx est présent à Arkadia, en haut de l'escalier menant du lac au temple de Diane (1783, Szymon Bogumil Zug) ; sous la forme de sphinges à Goodwood House (West Sussex), vers 1743⁴, et au-dessus de l'entrée de l'orangerie de Potsdam ; également dans le Nouveau Jardin

1. Cf. Patrick Bowe et Nicolas Sapieha, *Gardens in Central Europe*, New York, 1991, p. 59.
2. Cf. le catalogue de l'exposition *Grandes et petites heures du parc Monceau*, Paris, 1981.
3. Cf. Vera Lemus, *Pushkin, Palaces and Parks*, Léningrad, 1984, pl. 123.
4. Cf. George Mott et Sally Sample Aall, *Follies and Pleasure Pavilions*, New York, 1989, p. 68.

de Potsdam, des sphinges qui encadraient autrefois un petit pont proche du bord du lac sont aujourd'hui présentées dans le musée nouvellement aménagé dans le palais de Marbre. Frédéric-Guillaume II (1744-1797) avait décidé, dès 1787, de créer en dehors de la ville, au nord-est de Potsdam, au bord du Jungferensee et du Heiliger See, le « Nouveau Jardin », composé comme jardin anglais autour d'un palais de marbre. Frédéric-Guillaume était franc-maçon et rose-croix : rien d'étonnant donc que nombre des constructions du Nouveau Jardin aient, en dehors de leur utilisation réelle, une connotation maçonnique (voir ci-dessous la pyramide et les Antinoüs). Les sphinx sont innombrables : nous citerons pour mémoire ceux de Chanteloup, aujourd'hui à Chenonceaux (1775-1778), les sphinges qui encadrent l'entrée d'un pavillon à Schwetzingen, et le sphinx du petit pont du parc de Veltrusy, au nord de Prague¹.

Les lions jouent, dans les jardins, un rôle très proche de celui des sphinx. Ils sont le plus souvent copiés sur les lions égyptiens de la Cordona à Rome, parfois aussi sur ceux de la fontaine de Moïse ; ces lions égyptiens de basse époque (règne de Nectanébo) avaient été apportés à Rome dès l'époque romaine. Quatre de ces lions encadrent un pavillon, The Casino, édifié par William Chambers en 1759 à Marino (à côté de Dublin), un bâtiment considéré par beaucoup comme le plus joli bâtiment de jardin en son genre en Europe². On peut également voir, à Arkhanguelskoe, deux paires de lions de ce type datant de la fin du XVIII^e siècle³.

TEMPLES

Des constructions élégantes et pratiques permettaient, au cours d'une promenade, de s'arrêter pour prendre une collation, se reposer un instant, méditer, s'abriter des intempéries ou s'adonner à quelque autre occupation... De petits temples égyptiens jouaient ce rôle, soit qu'ils aient été initialement prévus à cet usage, soit qu'ils aient été transformés pour mieux jouer ce rôle. Ainsi, dans le parc de M. Davelouis à Soisy-sous-Étiolles,

1. Sur les sphinx, voir Jean-Marcel Humbert, « Postérité du sphinx antique : la sphinxomanie et ses sources », dans les actes du colloque *L'Égyptomanie à l'épreuve de l'archéologie* (Paris, musée du Louvre, 1994), Paris, 1996, p. 97-138.
2. Cf. George Mott et Sally Sample Aall, *op. cit.*, p. 81.
3. Cf. Valeri Rapoport, *Arkhanguelskoe, domaine des XVIII^e-XIX^e siècles*, Léningrad, 1984, pl. 9.



l'architecte Dubois Aîné a-t-il surmonté vers 1800 la glacière du parc d'un temple égyptien couvert de hiéroglyphes, précédé de deux colosses et de deux obélisques¹. Les architectes Kléber et Renard s'essayèrent eux aussi à ce genre de constructions décoratives, le premier en 1787, dans le parc d'Étupes, résidence des princes de Montbéliard (Doubs)², pour une maison des bains à côté de laquelle il avait prévu une étonnante balançoire à l'égyptienne ; le second en 1805-1806, dans les jardins de Valençay³.

ANTINOÛS

Les statues d'Antinoüs commandées par Hadrien après la mort de son favori en Égypte furent redécouvertes dans les ruines de sa villa à côté de Tivoli et suscitérent aux XVIII^e et XIX^e siècles nombre de copies. Dezalier d'Argenville avait déjà proposé un projet de fontaine égyptisante utilisant un Antinoüs sous la forme d'un porteur d'eau, tout à fait susceptible de décorer un jardin. Dans le Nouveau Jardin de Potsdam, Frédéric-Guillaume II fait mettre à l'entrée de l'Orangerie deux Antinoüs dont les visages vieillissant lui ressemblent étrangement.

ISIS

À la même époque apparaît une « nouvelle Isis », issue de la philosophie des Lumières. On discute alors en effet la place, le rôle et l'importance de l'Égypte dans le développement de la civilisation occidentale⁴. Isis ne représente-t-elle pas le mieux cette pureté idéale à laquelle tous aspirent ? Les motivations et les manifestations de ce courant sont très variées, mais les résultats semblent concorder dans des

1. Cf. Jean-Charles Krafft, *Maisons de Campagne*, rééd. Paris, 1864, première partie : Maisons de campagne, pl. 74-77. Ces mêmes planches sont visibles, sous les mêmes numéros, dans un autre ouvrage du même auteur : *Recueil d'architecture civile contenant les plans, coupes et élévations...* Paris, 1812.
2. Cf. Jean-Charles Krafft, *Maisons de Campagne*, op. cit., 3^e partie : Décorations de jardins, pl. 189-191.
3. *Ibid.*, pl. 193-194.
4. Cf. Jean-Marcel Humbert, notice « Égyptomanie », dans le *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 377-379.

apparitions d'Isis fort diverses. Une Isis du parc de Stourhead est à cet égard exemplaire. Kenneth Woodbridge a suggéré que les jardins de Stourhead avaient été inspirés par l'Énéide, et que le sentier dessiné du Temple de Flore jusqu'à la grotte du Panthéon illustrait allégoriquement le voyage d'Énée. Le bâtiment date de 1753 et a pour architecte Henry Flitcroft ; on y voit à l'intérieur, entre autres, Diane, déesse de la lune, des bois et de la chasse ; Cérès, qui commande les puissance vitales de la nature et de la moisson ; Hercule, associé depuis toujours avec les jardins et considéré depuis la Renaissance comme le héros moral ; et enfin Isis, déesse du côté sauvage de la nature et des sombres mystères du monde d'en dessous.

Le lien d'Isis avec la franc-maçonnerie se développe tout au long de la seconde moitié du XVIII^e siècle. En 1784, le comte Cagliostro crée à Paris, rue de la Sourdière, sa « Mère Loge de l'Adaptation de la haute Maçonnerie égyptienne », dans laquelle il fait aménager un « temple d'Isis » où il officie lui-même en tant que grand prêtre¹. Frédéric-Guillaume II complète en 1791 le décor de son Nouveau Jardin de Potsdam de deux Isis multimammaires, possible assimilation à Diane². De même, on pouvait voir, dans la loge maçonnique « Souveraine pyramide » érigée à Toulouse en 1806, tout un décor égyptisant, dont un « autel, dédié à Dieu Humanité-Vérité, [qui] se dresse entre des figurations d'Isis et d'Osiris »³.

La relation entre Isis et la franc-maçonnerie est tout aussi nette dans les œuvres de Jean-Michel Moreau-Le-Jeune (*Procession en l'honneur de la Déesse Isis*)⁴, dans celles de Guillaume Boichot (*Pompe isiaque*)⁵ que dans *La Flûte enchantée* de Mozart ; au début du second acte, lorsque Sarastro s'adresse aux prêtres (« Ihr, im dem Weishheits-tempel eingeweihten Diener der grossen Götter Osiris und Isis ! ») avant d'entonner l'air fameux « Oh Isis und Osiris, schenket Der Weisheit Geist dem neuen Paar !... », il exprime d'une autre manière le même idéal de sagesse lié à la noblesse du mythe isiaque.

1. C. A. Thory, *Chronologie de l'histoire de la Franche-Maçonnerie française et étrangère*, Paris, 1815, t. II, p. 305, et E. Rebold, *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1851, p. 147, cités par Jurgis Baltrusaitis, *La Quête d'Isis*, Paris, 1985, p. 46.
2. Jurgis Baltrusaitis, op. cit., p. 43.
3. M. Caillet, « Un rite maçonnique inédit à Toulouse et à Auch en 1806 », dans le *Bulletin de la société des Antiquités du Gers*, L, 1959, p. 27-57 ; Marcel Durliat, op. cit. (n. 8), p. 30-41.
4. Exposée au Salon de 1791, l'œuvre avait été gravée pour l'ouvrage de F. Delaunay, *Histoire générale et particulière des religions et du culte de tous les peuples du monde tant anciens que modernes...*, Paris, 1791 (cf. le catalogue de l'exposition *Égyptomania*, Paris, 1994, p. 147, notice 73).
5. Cette œuvre, datée de 1801, est un des nombreux dessins de Boichot consacrés à la procession d'Isis selon la description qu'en fait Apulée dans ses *Métamorphoses*, rééditées en français en 1769, 1787 et 1797 (cf. le catalogue de l'exposition *Égyptomania*, Paris, 1994, p. 147, notice 73).

Isis, plusieurs fois présente dans la salle égyptienne de la Villa Borghèse (œuvres de Conca et de Grandjacquet), se retrouve aussi à l'intérieur de la pyramide du parc Monceau, où Carmontelle l'avait installée en 1779 à la demande du duc de Chartres (futur Philippe-Égalité), grand maître du Grand Orient de France. C'est la même Isis que l'on retrouve transformée en « fontaine de la Régénération » sur la place de la Bastille en 1792, et sur un des frontons du Louvre¹.

HIÉROGLYPHES

En un temps où le secret de la lecture des hiéroglyphes n'avait pas encore été redécouvert, ces signes hermétiques sont essentiellement utilisés à des fins ésotériques, plus rarement à des fins exclusivement décoratives. Parmi les fabriques du parc de Bagatelle, pour lequel Bélanger s'était fait assister du paysagiste anglais Thomas Blaikie, l'obélisque attirait tous les regards : « Sortant [du bosquet de Diane], et prenant la route de droite, on rencontre à gauche un obélisque dans le genre Égyptien, il est chargé d'hiéroglyphes et soutenu par des tortues placées sur les angles du piédestal. »² Un mémoire du sculpteur Auger le décrit avec précision : « Obélisque du jardin anglais. Cet obélisque, sculpté sur les quatre faces, portant 600 signes égyptiens, tant en figures qu'en ornements sculptés en creux, de 6 à 7 lignes de profondeur : 2 000 Livres [...] »³

1. Cf. Jean-Marcel Humbert, *L'Égypte à Paris*, Paris, 1998, p. 67-69 et 96-98.

2. M. Thierry, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris...*, Paris, 1787, t. I, p. 27.

3. Mémoire de sculpture fourni pour le comte d'Artois à son pavillon de Bagatelle par Auger, sculpteur, rue Meslée, à Paris, en 1781 ; Archives nationales R1 330 Apanage d'Artois. Un soin tout à fait semblable semble avoir présidé au décor de l'obélisque de Monceau, lui aussi aujourd'hui disparu : on pouvait voir à la Naumachie, « sur les rochers groupés dans le milieu [...] un obélisque de granit chargé d'hiéroglyphes » (M. Thierry, *op. cit.*, p. 68). Frappé par la finesse d'une peinture de Gabriel de Saint-Aubin représentant cet obélisque, Henri Nocq en étudia de près le dessin et remarqua « que l'indication des caractères hiéroglyphiques est marquée sur l'obélisque, dans le sens de la longueur, par de petites lignes à 45°, ce qui contribue à faire paraître le milieu de la face du monument plus ombré que les bords de la même face [...] : il est certain que l'obélisque, s'il n'était sans doute pas un original ancien, avait été, en tout cas, fort exactement copié sur un original, puisqu'il en reproduisait jusqu'à cette curieuse particularité » (Émile Dacier, « Le Jardin de Monceau avant la Révolution », dans *Société d'Iconographie parisienne*, 3^e année, 1910, Paris, 1911, p. 56, n. 1). Cf. Robert Rosenblum, *Transformation in late 18th Century Art*, Princeton, 1967, qui reproduit cette peinture (fig. 121) ; contrairement à Henri Nocq, je pense que de Saint-Aubin a plus reproduit un obélisque de Rome que celui de Monceau ; en effet, les autres sources iconographiques concernant Monceau montrent des hiéroglyphes à peine esquissés et tout à fait fantaisistes, ce qui tendrait à prouver que l'artiste a copié une gravure romaine.

Dans le parc Monceau, l'obélisque de la Naumachie était lui aussi couvert de hiéroglyphes¹.

De tels ornements sont encore visibles aujourd'hui sur les obélisques de Schönbrunn (Vienne, Autriche), de Potsdam (Allemagne), aussi bien en ville qu'à l'une des entrées de Sans-Souci. Dans le Nouveau Jardin, la pyramide est elle aussi ornée d'une frise d'étranges hiéroglyphes auxquels sont joints des signes quasi cabalistiques. De même, une table de jardin conservée à Valençay, et très certainement destinée à être utilisée dans le temple égyptien, est couverte de signes tout aussi approximatifs. Parmi d'autres, citons enfin les quatre obélisques du jardin de Konopiste (Tchécoslovaquie, début du XIX^e siècle).

PYRAMIDES

Essentiellement inspirée de la pyramide romaine de Caius Cestius, la pyramide apparaît très tôt dans les jardins anglais. Perçue le plus souvent comme directement liée à la mort, son apparence la relie au tombeau. Mais elle devient assez rapidement un décor autonome, et sa signification est alors plus ésotérique. Dans les jardins de Maupertuis, vers 1775, Alexandre Brongniart² édifie une « fausse ruine de pyramide à degrés dotée d'une entrée dorique primitive surmontée d'un fronton brisé (motif étroitement associé aux cornes et croissant de lune d'Isis, et donc présumé égyptien, alors que le fronton brisé est inconnu dans l'architecture classique jusqu'au I^{er} siècle de notre ère) ». « Cette entrée mène à une grotte sous la pyramide, dont la conception s'inspire des descentes et autres successions de passages souterrains voûtés décrites par l'abbé Jean Terrasson » dans Séthos (1731)³.

Une telle idée était très répandue à l'époque, et l'on retrouve des inspirations voisines chez Lequeu (le temple de la Sagesse) et chez Ledoux (loge dont l'entrée est une pyramide)⁴. L'idée d'un parcours initiatique ou au moins ésotérique est tout à fait évidente à Potsdam, où la pyra-

1. Cf. Carmontelle (Louis Carrogis, dit), *Jardin de Monceau*, Paris, 1779, p. 9-10. Voir aussi Jean-Marcel Humbert, *L'Égypte à Paris*, Paris, 1998, p. 61-62.

2. Cf. le catalogue de l'exposition *Alexandre-Théodore Brongniart, 1739-1813, Architecture et décor*, Paris, 1986.

3. James Stevens Curl, *op. cit.*, p. 351.

4. *Ibid.*, p. 350.

mide – conçue pour abriter une glacière –, « construite de 1791 à 1792 sur des plans de Carl Gotthard Langhans, forme dans la conception d'ensemble des Nouveaux Jardins un contrepois architectonique au palais de Marbre auquel correspond, de l'autre côté, la façade des cuisines »¹. Glacière² également au désert de Retz, la pyramide devient lieu de recueillement à Monceau : le décor intérieur a aujourd'hui disparu, mais les descriptions de l'époque de sa construction (1779) confirment sa vocation ésotérique et maçonnique que Carmontelle décrit lui-même : « Le principal tombeau pyramidal est égyptien. Le dedans est décoré de huit colonnes de granit enterrées d'un tiers, avec leurs chapiteaux ornés de têtes égyptiennes soutenant un entablement de bronze. À droite et à gauche, il y a deux tombeaux de marbre noir antique ; dans la face, vis-à-vis de la porte, il y a une niche dans laquelle est une cuvette de marbre vert antique ; dans cette cuvette est une figure de femme assise sur ses talons, qui se presse les mamelles, d'où sort de l'eau qui tombe dans la cuvette. Cette figure est égyptienne, du plus beau noir, et la coiffure consiste en un bandeau et des bandelettes d'argent. Dans les angles il y a quatre niches, dans lesquelles sont des cassolettes de bronze. L'entrée est fermée par une grille et les jambages de la porte sont deux cariatides égyptiennes, portant un marbre vert antique servant de linteau. »³

La pyramide devient plus simplement référence à la fois symbolique et encyclopédique, à Ancy-le-Franc, Wilhelmshöhe (Allemagne), au parc Catherine de Tsarskoïe Selo, par Vasily Neyelov et Charles Cameron⁴.

LES JARDINS FUNÉRAIRES

Du jour où les « jardins funéraires » vont se développer, la pyramide – jusqu'alors essentiellement évocation de tombeau – va trouver un nouvel emploi, celui de tombeau proprement dit, et elle sera souvent utilisée comme telle ensuite dans les cimetières. Ce concept est à peine plus

tardif que celui des jardins anglo-chinois, puisqu'il date du milieu du XVIII^e siècle, quand est née l'idée d'être enterré dans son propre jardin, et quand « les tombes introduites dans les espaces verts après la publication des *Nuits* d'Edward Young en 1742-1745 ont conféré une dimension morale supplémentaire à l'idée des champs Élysées »¹.

Dans le même temps se sont développées les « fausses tombes », comme par exemple au parc Monceau, où l'on pouvait voir des édifices en forme de tombes qui n'étaient en fait que des allusions aux monuments funéraires. En tous cas, on retrouve encore une fois l'idée de parcours dans le « bois des Tombeaux » du parc Monceau. De même, l'allée des tombeaux de Wilhelmshöhe regroupe onze monuments funéraires, fabriques construites par Frédéric II entre 1760 et 1785, parmi lesquelles figure une pyramide dite « d'Homère ».

Mais la pyramide peut aussi transcender son rôle funéraire en devenant mausolée, comme à Blickling Hall (Norfolk, 1793), où une pyramide a été édifiée par Joseph Bonomi à la mémoire du second comte de Buckinghamshire. Un projet de tombeau pyramidal en l'honneur de Desaix au bord d'un lac montre que l'idée du jardin funéraire était déjà très présente.

Mais il est aussi de vraies tombes dans les jardins : celle de J.-J. Rousseau à Ermenonville, sur l'île des Peupliers, ou encore celle d'Antoine Court de Gebelin (1725-1784, protestant et franc-maçon) dans les jardins du comte d'Albon à Franconville-la-Garenne, non loin d'une pyramide et d'une « caverne de Young »². À Stillorgan, dans le comté de Dublin, un obélisque édifié en 1732 par Edward Pearce devait servir de mausolée pour la famille Allen, étroitement liée à la franc-maçonnerie³.

Enfin, le cimetière est finalement conçu lui-même comme jardin funéraire. Le meilleur exemple en est le Père-Lachaise, que son architecte Brongniart voulait dominé par une immense pyramide⁴ : on y trouve la « maçonnique avenue des Accacias », ainsi que de nombreuses tombes, dont celle de Gaspard Monge (mort en 1818) au rond-point des Peupliers⁵.

1. James Stevens Curl, *op. cit.*, p. 354.

2. *Ibid.*, p. 354.

3. *Ibid.*, p. 355.

4. Cf. Jean-Marcel Humbert, *L'Égypte à Paris, op. cit.*

5. Cf. Jean-Marcel Humbert, « L'Égypte et l'au-delà », dans Catherine Healey, Karen Bowie et Agnès Bos, *Le Père-Lachaise*, Paris, 1998, p. 196-200.

1. Gert Streidt et Klaus Frahm, *Potsdam*, Cologne, 1996, p. 115.

2. Cf. Jean Martin, *Les Glacières françaises*, Paris, 1997.

3. Louis Carrogis (dit Carmontelle), *Jardin de Monceau*, Paris, 1779, p. 9-10.

4. Cf. Vera Lemus, *Pushkin, Palaces and Parks*, Léningrad, 1984, pl. 133.

LES DERNIÈRES FABRIQUES

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la mode des fabriques n'a jamais véritablement cessé. Elle a même vu, dans la première moitié du XIX^e siècle, leur taille augmenter de manière perceptible. Quant aux thèmes développés, ils restent d'une infinie variété, comme en témoigne le *Manuel de l'Architecture des jardins* de Boitard (1854), dans lequel apparaissent encore, avec de nombreuses variantes, obélisques, pyramides, fontaines et même temple à l'égyptienne.

De fait, le XIX^e siècle sur toute sa durée reste très friand tant des fabriques de jardins que des espaces funéraires paysagers, qui conservent tous les substrats ésotériques et philosophiques du siècle précédent, et notamment l'idée de parcours. Ainsi la villa « Il Pavone » à Sienne (1830-1835), dont une salle a été entièrement décorée à l'égyptienne par Cesare et Alessandro Maffei vers 1830, a-t-elle été pourvue en 1847 de sphinx par Luigi Magi sur les pilastres de chaque côté de la porte d'entrée ; le parc, de son côté, a vu l'édification d'une pyramide-tombe : « Forme absolue de l'inspiration illuministe adaptée à l'idéologie romantique, et sorte de *revival*, sur une plus petite échelle, du formalisme "sublime" et symbolique de Piranèse, Boullée, Jardin et Fontaine (plus tard repris par les architectes toscans Giuseppe Manetti, Cacialli et Del Rosso), la pyramide doit être vue comme l'expression d'une curiosité encyclopédique, une inclinaison vers l'ésotérisme (comme on le voit dans le disque ailé flanqué de cobras sculptés au-dessus de la porte), et aussi, vu la personnalité de Mario Bianchi Bandinelli et de son architecte Fantastici, tous deux liés à la franc-maçonnerie. »¹

Dans les années 1820 à 1840, des fabriques particulièrement importantes apparaissent, telles la porte égyptienne de Canina (Jardins Borgèse à Rome), celle d'Adam Menelas et Demuth Malinovski à Tsarskoïe-Selo (Russie)², le petit temple de Jacob Kubickie au parc Lazienki (Varsovie), ou encore le temple de verdure de Charles Bateman à Biddulph Grange (Staffordshire), qui en 1850 concrétise le passage de l'ombre à la lumière, ultime épreuve avant l'accès au domaine de la Connaissance et de la Sagesse.

1. Carlo Cresti et Massimo Listri, *Villas of Tuscany*, New York, 1993, p. 402-405.

2. Cf. Vera Lemus, *Pusbkien, Palaces and Parks*, Léningrad, 1984, pl. 164-165.

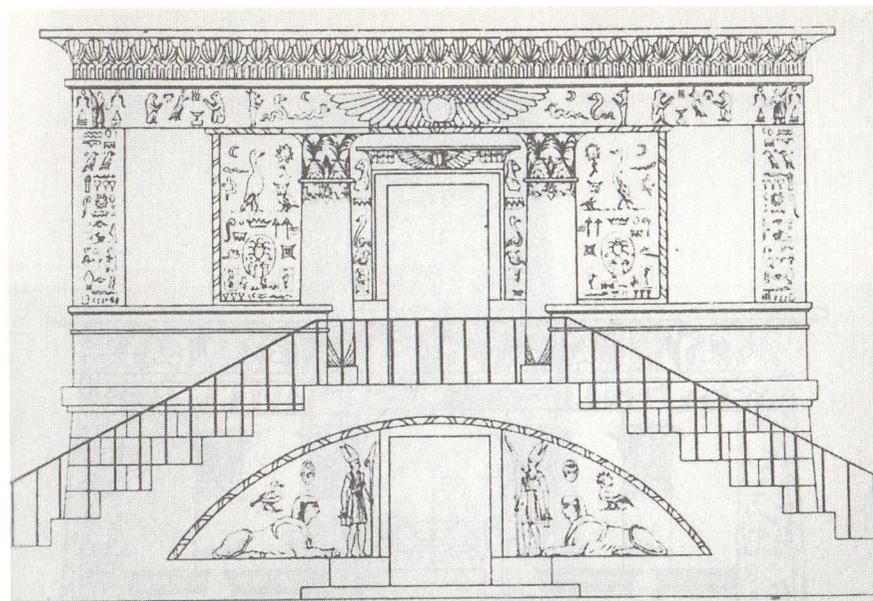
On peut encore citer quelques exemples plus récents, montrant que cette mode a perduré jusqu'à aujourd'hui. À Florence, Frederick Stibbert fait construire à partir de 1880 une villa éclectique dont la partie basse du parc accueille, au bord d'un lac artificiel, un petit temple à l'égyptienne : « Se reflétant de manière romantique dans les eaux dormantes du lac, cette imitation de temple constitue un rappel des rituels ésotériques et mythiques à l'épreuve du temps, et la destination d'un parcours initiatique ; il concrétise l'expression des sympathies maçonniques de Stibbert, qui l'avaient amené à rejoindre la vénérable loge florentine, la Concordia, en 1865. »¹ Plus près de nous encore, dans les années 1960, de Besteigui sème de fabriques son parc de Groussay, non loin de Paris.

Dans ce domaine égyptisant, l'exotisme est donc beaucoup plus faible qu'on ne le pensait, alors que l'ésotérisme et les Lumières ont non seulement marqué très profondément les êtres et les décors, mais ont continué très longtemps à laisser dans les jardins des traces tangibles. Après que le Romantisme a repris à son compte l'aspect le plus extérieur de ces manifestations des Lumières, la seconde moitié du XX^e siècle, marquée par un évident besoin de retour aux sources, se plaît à retrouver les arcanes de ces créations ésotériques, pour les revivre intensément dans sa quête éperdue des racines profondes de notre culture.

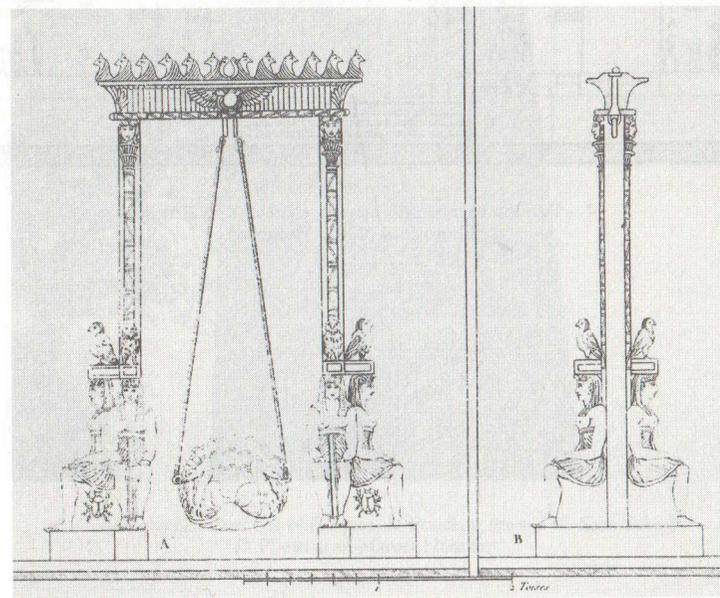
1. Cf. Carlo Cresti et Massimo Listri, *op. cit.*, p. 452-453.



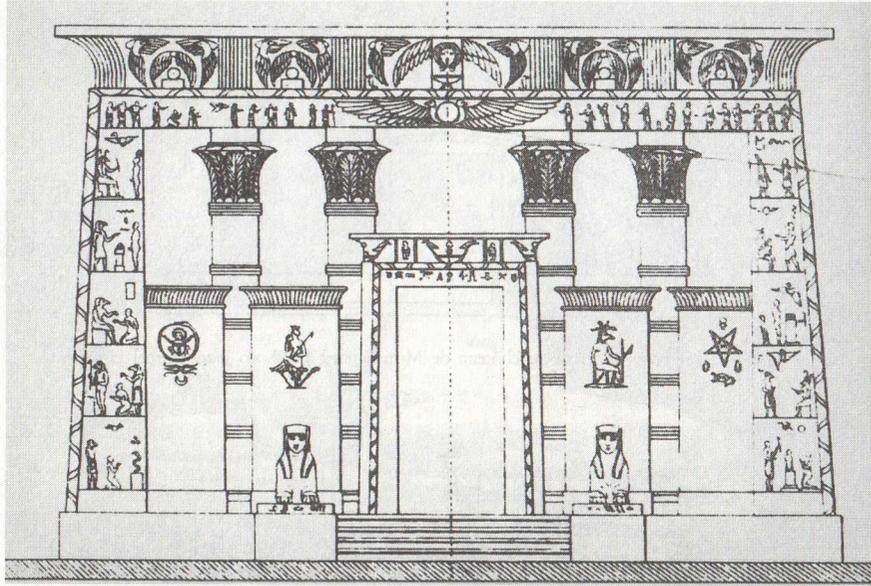
1 – Une des sphinges du pavillon du parc de Schwetzingen (Allemagne)
© Photo Jean-Marcel Humbert



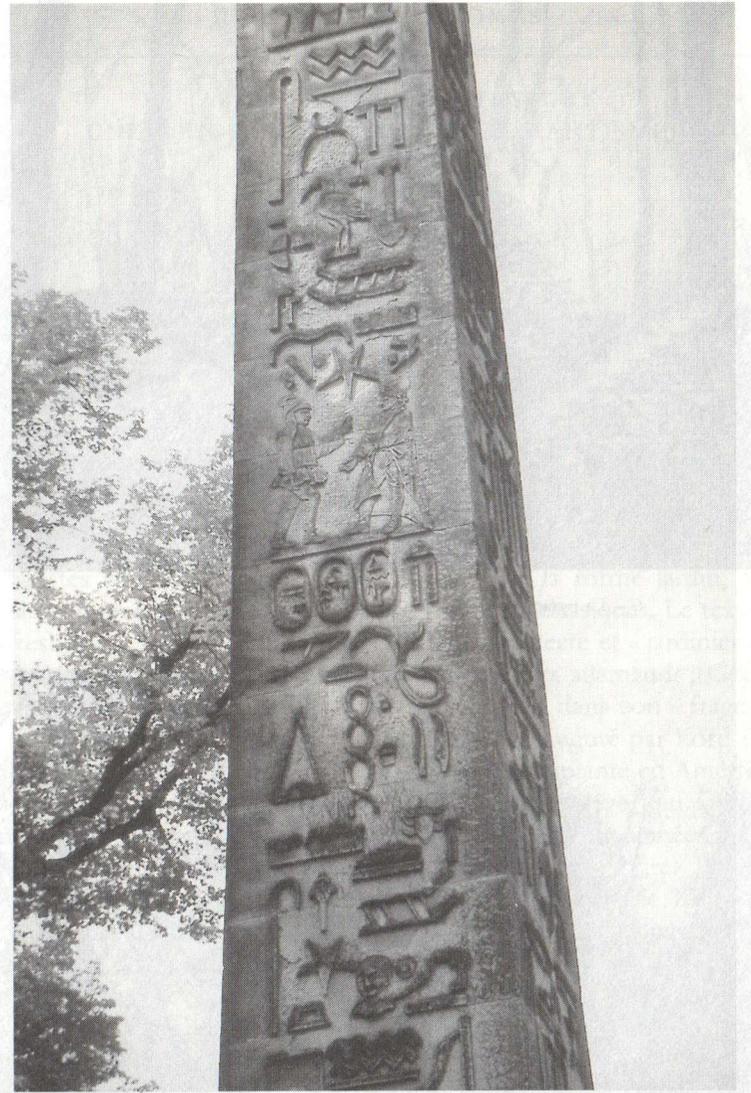
2 – Bâtiment des bains du parc du château de Montbéliard © Photo Jean-Marcel Humbert



3 – Parc du château de Montbéliard, balançoire © Photo Jean-Marcel Humbert



4 – Pavillon égyptien du parc du château de Valençay
© Photo Jean-Marcel Humbert



5 – Hiéroglyphes d'un des obélisques de Potsdam (entrée de Sans-Souci)
© Photo Jean-Marcel Humbert



6 – La pyramide-glacière du Désert de Retz (près de Paris).
© Photo François Robichon.



7 – La pyramide du Nouveau Jardin de Postdam (Allemagne).
© Photo Jean-Marcel Humbert.